



Un quart de siècle d'historiographie québécoise, 1947-1972

Pierre Savard

Volume 15, Number 1, 1974

L'historiographie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/055647ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/055647ar>

[See table of contents](#)

Article abstract

Un quart de siècle d'historiographie québécoise, 1947-1972

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Savard, P. (1974). Un quart de siècle d'historiographie québécoise, 1947-1972. *Recherches sociographiques*, 15(1), 77-96. <https://doi.org/10.7202/055647ar>

UN QUART DE SIÈCLE D'HISTORIOGRAPHIE QUÉBÉCOISE, 1947-1972

De 1947 à 1972, l'étude de l'histoire passe chez nous d'une activité intellectuelle, exercée surtout par des autodidactes dans un esprit de louange du temps passé ou de défense nationale traditionnelle, à une discipline aux spécialistes nombreux offrant une production abondante et fort diverse tant par les méthodes que par les idéologies sous-jacentes.

Cette étude veut montrer les étapes de cette grande transformation des études historiques au Québec, ses facteurs essentiels, les grands noms qui émergent de l'abondante production et les rapports qu'on peut essayer d'établir entre production historique et évolution générale de la collectivité.

Nous ne traiterons ici que de la production en langue française, laissant résolument de côté des travaux en anglais, parfois faits au Québec, ou qui ont enrichi singulièrement la connaissance du passé, tels ceux des Eccles, sur Frontenac, des Harris sur le régime seigneurial, des Monet sur l'Union ou des Ryan sur le clergé devant l'évolution économique à la fin du 19^e siècle. Seront aussi exclus, malgré leurs liens souvent étroits avec l'historiographie, les travaux des historiens de la littérature tout en convenant que cette exclusion a quelque chose d'arbitraire au moment même où ces spécialistes montent en rangs serrés à l'assaut de notre passé culturel. Les mémoires et les chroniques souvent très riches comme témoignages sur les hommes et les temps sont aussi exclus d'emblée. La didactique de l'histoire, province bien à part dans la production, n'a pas sa place ici même si elle est pratiquée le plus souvent par des historiens convertis à la pédagogie comme André Lefebvre, Huguette Dussault ou Michel Allard. L'histoire locale, florissante il y a vingt-cinq ans, se porte encore bien même si elle se renouvelle dans l'ensemble assez peu.¹ L'archivistique s'est

1. Dans ce domaine, les groupements les plus actifs et les plus productifs restent celui du Saguenay avec sa revue *Saguenayensia* et son animateur infatigable, Mgr Victor Tremblay, et la Société historique de Québec, fondée en 1937, qui publie en 1973 son vingt-cinquième Cahier. Dans le 14^e numéro des « Cahiers d'histoire », publié sous le titre *Fier passé oblige, 1937-1962*, on trouvera un historique de la Société. L'abbé Honorius Provost de ladite Société apparaît un des auteurs les plus prolifiques et les plus solides avec ses travaux sur le Séminaire de Québec et la région de la

développée de façon remarquable, le plus souvent grâce à l'apport de jeunes historiens.²

On ne cherchera pas ici un panorama complet d'une production abondante et fort inégale. Les omissions sont le plus souvent volontaires. Le curieux pourra se reporter à l'excellente bibliographie trimestrielle de la *Revue d'histoire de l'Amérique française* (depuis 1947), aux chroniques bibliographiques trimestrielles de *Culture* (depuis 1940), aux panoramas annuels de *Livres et Auteurs canadiens* (puis : *québécois*). Jean-Charles BONENFANT présente, bon an mal an depuis 1958, un tableau des « études sociales », (où l'histoire occupe une bonne place) dans la livraison estivale de *University of Toronto Quarterly*.

Des survols de la production historique, il faut retenir l'introduction de Serge GAGNON au *Guide d'histoire du Canada* d'André Beaulieu, Benoît Bernier et Jean Hamelin, paru en 1969 et rédigé au moins deux ans auparavant. Gagnon dégage les lignes maîtresses et fournit une bibliographie à laquelle nous renvoyons le lecteur.³ Nous avons présenté l'histoire après 1945 dans un chapitre du tome 4 de *L'Histoire de la littérature française du Québec* (Montréal, 1969) avec quelques extraits des principaux historiens. Notre revue « Sept ans de production historique au Canada français, 1961-1968 » dans *Livres et Auteurs québécois*, 1969, sera utile au lecteur qui désire plus de précisions sur cette période. Claude FOHLEN, professeur à la Sorbonne d'histoire nord-américaine, a donné dans la *Revue Historique* de juillet-septembre 1967 puis de janvier-mars 1972 deux « Bulletins historiques » qui analysent des ouvrages envoyés à la revue. L'auteur privilégie les études importantes qu'il présente commodément au lecteur français et étranger non sans s'abstenir de critiques pertinentes. La même remarque vaut pour l'article de Robert MANDROU publié dans le *Canadian Historical Review* de mars 1970. En remontant plus haut dans le temps il faut se reporter à *La Situation de la recherche au Canada français* (Québec, 1962) dont cinq articles au moins ont trait à l'histoire. Enfin, Fernand OUELLET a présenté une communication sur la recherche historique dans *La Recherche au Canada français* publiée sous la direction de Louis Beaudoin, (Montréal, 1969) qui souligne quelques-uns des obstacles de la recherche chez nous, en particulier l'inorganisation des archives.

Chaudière. Dans le *Rapport des Archives Nationales du Québec* pour 1970 (tome 48), Florent Lefebvre décrit « L'activité de la Fédération des Sociétés d'histoire du Québec » (pp. 107-111) qui groupe la moitié des cinquante sociétés d'histoire locale. La Fédération publie une revue populaire d'histoire, *Québec-Histoire*, du type d'*Historia*.

2. Sur le monde de l'archivistique nous renvoyons au périodique *Archives* publié depuis 1969, organe de la jeune et vigoureuse corporation des archivistes.

3. Du même auteur, il faut lire l'article de *Cité libre* de janvier 1966 où il présente les deux écoles de Laval et de Montréal. Un peu trop antithétique, l'étude a le mérite de reposer sur une documentation solide.

I. L'HISTOIRE AVANT 1947

Ce serait se méprendre singulièrement sur la nature du Canada français du temps et montrer une belle ignorance de la vie intellectuelle de l'époque que de croire que l'histoire est née avec la création à Montréal et à Laval en 1947 des départements de cette appellation. Sans remonter au siècle précédent et en se contentant de rappeler les années qui précèdent 1947, on constate que l'histoire est alors pratiquée abondamment sinon toujours avec bonheur. 1945 a vu une brillante semaine d'histoire du Canada à Montréal consacrée à l'œuvre de GARNEAU qui a provoqué de beaux discours mais aussi quelques communications solides comme l'étude de Frégault sur la recherche au temps de Garneau. *L'Histoire du Canada* de « l'historien national » connaît à cette occasion une huitième édition revue et corrigée par le petit-fils Hector Garneau (1944-1945). Il est vrai que la fortune durable de Garneau s'explique plus par le patriotisme de l'œuvre que par sa méthodologie historique loin des canons historiographiques du 20^e siècle. Les historiens du temps se retrouvent dans les sociétés historiques locales évoquées plus haut, dans le groupe des *Dix* qui publie un cahier annuel, dans la Société royale du Canada dont les comptes rendus contiennent plusieurs articles d'histoire, à l'Académie canadienne-française et à la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique (rapport annuel depuis 1933).

La production de ces années reste marquée par les séquelles des divisions des Canadiens français au moment de la guerre (débat entre Maheux et Groulx). Le ton de la production confine souvent à l'hagiographie sinon à l'apologétique. La lettre du Cardinal Villeneuve en 1944 à Hector Garneau le félicitant de s'en être tenu à la réédition de la 3^e édition de *L'Histoire* de son ancêtre, moins anticléricale que la première, illustre un état d'esprit dominant. L'histoire reste aussi liée à l'éloquence. Symptomatique de cette manière est le *Cours d'histoire du Canada* de Thomas CHAPAIS, (mort en 1946), au demeurant bien informé, et qui reste la synthèse classique sur la période de la Conquête à la Confédération. Les ouvrages de Groulx, le plus célèbre des historiens alors vivants, doivent aussi beaucoup de leur succès à l'art oratoire de l'auteur. Il ne faut pas en conclure que l'histoire dite scientifique n'a pas atteint la vallée du Saint-Laurent. Chapais connaît Fustel de Coulanges et Langlois et Seignobos. Gustave Lanctôt et Antoine Roy sont docteurs de la Sorbonne, le jésuite Léon Pouliot et le franciscain Laval Laurent ont obtenu des doctorats en histoire, le premier à Rome, le second à Washington.

L'abbé Lionel GROULX domine le concert historiographique de ce temps. Écrivain de race qui figure depuis longtemps en bonne place dans les manuels de littérature, maître d'action nationale qui guide la jeunesse et bien des hommes d'âge mûr, auteur de plusieurs ouvrages historiques sur Jacques Cartier, les luttes constitutionnelles, la Confédération, l'histoire de l'enseignement français au Canada, le prêtre historien exerce une sorte de présidence morale sur notre

petit monde historiographique même si ses idées nationalistes sont farouchement combattues ou refusées dans certains milieux.⁴

Parmi les autres auteurs en pleine production, Gustace LANCÔT, archiviste à Ottawa, occupe une place de choix par ses travaux sur l'Administration de la Nouvelle-France (thèse en Sorbonne) et sa biographie de Garneau qui a connu la réédition. Robert RUMILLY a déjà plusieurs biographies dont un célèbre *Mgr Lafleche et son temps*, travaille sans relâche à son *Histoire de la Province de Québec* proche de la vingtaine de tomes : histoire quelque peu impressionniste mais qui a le mérite d'intéresser le public cultivé à une période jusque-là à peu près négligée.⁵ Le jésuite Léon POULIOT a présenté à la Grégorienne une thèse de bonne critique historique, *Étude sur les Relations des Jésuites* (Paris, 1940). Si l'abbé Arthur MAHEUX s'est à peu près tu depuis la guerre, l'abbé Albert TESSIER continue de publier sur la région trifluvienne, le frère Antoine BERNARD sur l'Acadie,⁶ tandis que Gérard MALCHELOSSE et Jean-Charles LEFEBVRE poursuivent leurs recherches d'antiquaire dans la tradition de Aegidius Fautoux et de Pierre-Georges Roy. Ajoutons à cette liste Charles-Marie BOISSONNAULT auteur d'une *Histoire politique de la Province de Québec* en 1956, Marie-Claire DAVELUY, historienne des débuts de Montréal, le père Thomas CHARLAND, o.p., aux travaux marqués au coin de la critique, Raymond DOUVILLE, historien de la région trifluvienne, Mgr Olivier MAURALT, historien de Montréal et de Saint-Sulpice, Léo-Paul DESROSIERS partagé entre une carrière de romancier et d'historien,⁷ Gérard FILTEAU, auteur de livres sur les patriotes de 1837 et sur la Nouvelle-France du 18^e siècle imprégnés de nationalisme, le franciscain Laval LAURENT, auteur d'une thèse solide sur *Québec et l'Église aux États-Unis sous Mgr Briand et Mgr Plessis* (Washington, 1945) et le chanoine ROBITAILLE connu par des travaux de critique historique. Tous ont donné avant 1947 des travaux qui attestent la vigueur et l'abondance du genre historique chez nous.⁸ Faisons

4. Sur Groulx, voir le numéro spécial de la revue *L'Action Nationale*, LVIII, 10, juin 1968, le « classique » du père Benoît LACROIX (Montréal, 1967) et la présentation de Susan MANN TROFIMENKOFF à son recueil de textes, *Abbé Groulx* (Toronto, 1973). Thomas Chapais fut une des têtes de turc de l'abbé historien. L'abbé Arthur Maheux de l'Université Laval rompit aussi des lances avec Groulx au début des années 1940 quant à l'interprétation de l'attitude des autorités britanniques après la Conquête.

5. Bruno DESHAIES a donné dans le numéro de la *Revue de l'École Normale* une commode « Introduction à l'*Histoire de la province de Québec* » ; sur Rumilly, voir aussi son interview par Jean-Marie Léger dans *Notre Temps* du 24 janvier 1948 et par Alain Pontaut dans *La Presse* du 16 décembre 1967 (p. 19) ; essentielle aussi est la préface de Rumilly au tome 3 de son *Histoire*.

6. Le frère Antoine Bernard (1890-1967) des Clercs de Saint-Viateur a laissé dix-sept ouvrages et a fait l'objet d'une biographie par René PAGEAU, *Antoine Bernard* (Sherbrooke, 1971). Bernard fut professeur titulaire d'histoire de l'Acadie à l'Université de Montréal de 1926 à 1948.

7. Julia RICHER a présenté son œuvre historique dans *Léo-Paul Desrosiers*, Montréal, 1966, pp. 29-57.

8. Le père Benoît LACROIX dans la *Revue dominicaine* de septembre 1949 ; p. 84 à 96, brosse un tableau de la période 1940-1948 en s'attachant surtout à la production d'histoire ecclésiastique sous le titre « Avons-nous des historiens » ; dans *Culture* de juin 1944, le franciscain Archange GODBOUT livre les résultats d'une « Enquête sur l'enseignement de l'histoire au Canada français » fort instructive et qui révèle la place considérable de l'histoire (pp. 156-168).

ici une place à part à un jeune historien formé à Chicago, Guy Frégault, qui, coup sur coup en 1944, a publié à Montréal deux maîtres livres : *Iberville le Conquérant* et *La Civilisation de la Nouvelle-France* qui hissent leur auteur d'emblée au rang des grands noms de l'historiographie et annoncent un style nouveau. Un aîné, Léo-Paul Desrosiers salue ainsi la parution d'*Iberville le Conquérant* : « Pour un début, c'est un coup de maître. Il faut prévoir un bel avenir pour ce jeune historien qui débute, dans la carrière des lettres et de l'histoire, par un ouvrage qui a du poids et qui trahit à chaque page un talent remarquable d'écrivain.⁹ »

II. LES FONDATIONS ET LES CONSOLIDATIONS

1947 apparaît une année faste dans les annales de l'historiographie canadienne d'expression française avec la fondation de la *Revue d'histoire de l'Amérique française* et l'ouverture des premiers programmes suivis de formation d'historiens aux Instituts d'histoire de Montréal et de Laval. Dirigée par le chanoine Groulx, la *Revue* devient vite l'organe des historiens canadiens-français qui, jusque-là, répandaient leur prose dans les revues à vocation générale comme *L'Action universitaire* (Montréal) ou *Le Canada français* devenu la *Revue de l'Université Laval*. Il est vrai que pendant ses deux premières décennies la *Revue* qui manque de copies doit accepter des textes parahistoriques et reproduire souvent *in extenso* les premières thèses et mémoires de licence et de D.E.S. de Laval et de Montréal. Dans la revue se côtoient une histoire traditionnelle par le ton oratoire et les sujets souvent religieux ou politiques et une histoire sèche et de style documentaire qui reflète les nouvelles manières de faire l'histoire. Le régime français reçoit la part du lion : cette période monopolise l'attention des grands du temps, les Groulx, les Frégault et les Trudel et elle reste la période la plus facilement idéalisable dans les milieux traditionnels.¹⁰ En même temps qu'il lance son périodique, le chanoine Groulx obtient la création de l'Institut d'histoire de l'Amérique française qui veut être le carrefour de la recherche historique sur le Canada français surtout. L'Institut qui a pignon sur rue recueille des livres et des documents qui seront exploités avec profit par les chercheurs. En fondant

9. Léo-Paul DESROSIERS, « Quelques ouvrages récents d'histoire du Canada », *Culture*, V, 2, juin 1944, p. 183.

10. P. A. LINTEAU et Fernand HARVEY ont analysé la production des vingt-cinq premières années de la *Revue* dans un article publié dans la livraison de septembre 1972 (XXVI, 2, septembre 1972, pp. 163-183). Rappelons que la *Revue* ne canalise pas toute la production. Les historiens de Laval publièrent dans *Recherches sociographiques*, *Culture* et *Histoire sociale*. Le rayonnement du périodique est grand hors le cercle des spécialistes : « La *Revue* intéresse l'honnête homme : on le dit avec plaisir, même si on n'est pas soi-même un spécialiste », écrit André Laurendeau dans *Le Devoir* du 4 juillet 1961.

l'Institut, Groulx marque aussi ses distances à l'endroit des universités comme celle de Montréal avec laquelle ses rapports n'ont pas toujours été faciles.¹¹

La création des Instituts d'histoire de Montréal ou de Laval apparaît comme une course de vitesse qui n'est pas sans évoquer les rivalités de la fin du 19^e siècle. À Montréal, la fondation du département est proposée en décembre 1946 et en même temps Guy Frégault est nommé directeur de l'organisme qui entre en activité en octobre 1947. Le 13 novembre 1947, Maurice Séguin soutient sa thèse de doctorat ès lettres (section histoire). Il faut dire que l'histoire s'enseignait avant 1947 à la Faculté des Lettres par le chanoine Groulx et Guy Frégault. D'autres professeurs assuraient un enseignement de l'histoire générale, de l'histoire de l'Église et de celle de l'Acadie. Les nouveaux cadres voient vite un remaniement du programme axé carrément sur l'histoire du Canada et où la Nouvelle-France et le Québec d'avant 1840 occupent toute la place. Les étudiants viennent peu nombreux s'inscrire car les débouchés sont rares: c'est l'époque où le Canada français « exporte » par force artistes et intellectuels.¹²

L'idée d'organiser l'enseignement de l'histoire (et de la géographie) sur des bases solides est également dans l'air à l'Université Laval où, depuis quelque temps, l'abbé Arthur Maheux préconise activement la création d'un département. Comme à Montréal, l'enseignement de l'histoire a été jusqu'alors donné en ordre dispersé. Dès 1945, Marcel Trudel docteur frais émoulu avec une thèse de littérature comparée sur *L'Influence de Voltaire au Canada* (publiée à Montréal, en 1946) a été envoyé aux études aux États-Unis avec la perspective d'une chaire d'histoire du Canada au retour. Les événements se précipitent. Dès l'automne de 1947, Trudel est rapatrié pour commencer les cours d'histoire de l'Institut d'histoire et de géographie fondé au début de cette année. Les études y sont organisées suivant le programme français et mettent l'accent sur la culture générale historique (un seul des quatre certificats porte sur l'histoire du Canada). Comme à Montréal, les clercs forment le gros de la gent étudiante. Les mémoires et les thèses dirigés par Marcel Trudel portent surtout sur le régime français et le Québec d'avant 1840. Un professeur français, André Latreille vient faire à Laval quatre séjours bénéfiques au jeune Institut. En 1955, l'Institut

11. Sur cette question on lira les trois premiers tomes des *Mémoires* de Groulx, qui ne dépassent pas 1939.

12. Le père Lucien Campeau qui nous a aimablement permis de consulter une « note » inédite de onze pages sur l'évolution du Département d'histoire de Montréal. Sur les rapports de l'Institut d'histoire de l'Université de Montréal et celui de l'Amérique française, voir le communiqué dans *Culture*, VII, 2, juin 1947, pp. 198-199, où Frégault et Groulx précisent les objets respectifs. Le premier se cantonnera au secteur universitaire, le second, société d'écrivains extra-universitaires, veut constituer des fonds d'archives, publier des livres et une revue et assurer des cours annuels de cinq ou six leçons. Voir aussi: Marcel TRUDEL, « Les dix ans de l'Institut d'histoire », *RHAF*, X, 1957, pp. 3-12, et l'article cité plus haut de Linteau.

d'histoire et de géographie est scindé en deux organismes distincts. Les étudiants restent encore peu nombreux.¹³

Les jeunes maîtres attachés à ces nouvelles institutions imposent peu à peu un nouveau style d'historiographie canadienne-française. À Montréal, Maurice SÉGUIN exerce une influence considérable mais difficile à mesurer du fait que l'essentiel de son œuvre écrite ne sera connue qu'à partir de 1968.¹⁴ Séguin s'est affranchi tôt du nationalisme patriotard et sentimental pour proposer à la place une interprétation « réaliste » du destin des Canadiens français. Ce destin est essentiellement axé sur la condition de minoritaires des Canadiens français dominés par une majorité qui s'est assurée la suprématie dès la Conquête et l'a confirmée en 1841, après le sursaut de 1837-1838, dernier grand moment de l'histoire québécoise. Séguin s'intéresse peu ou pas à ce qui n'entre pas dans ce schème. La recherche, pour lui et les étudiants qu'il dirige, consiste à vérifier sur des points de détail, par la lecture d'un journal par exemple, la théorie d'ensemble et ce, moins pour l'infirmier d'ailleurs, que pour trouver une confirmation de plus. La thèse de doctorat de Séguin, qui déplaçait les explications vers l'économique et attaquait ainsi des idées reçues, a contribué en son temps à redonner une vigueur nouvelle à l'explication nationaliste restée idéaliste et romantique avec Groulx. L'enseignement de Séguin a été reçu avec enthousiasme par toute une jeunesse élevée à l'ombre de la présence anglo-saxonne. La simplicité relative de la théorie de Séguin, qui propose une « philosophie de l'histoire » du Québec à un public bien préparé à la recevoir, fait comprendre le véritable culte dont a été l'objet ce « nouveau chanoine Groulx » entre 1950 et 1970.¹⁵

Si Guy FRÉGAULT doit beaucoup de son idéologie au chanoine Groulx et à Maurice Séguin, comme en témoignent maintes pages de *La Guerre de la Conquête*, il s'est cependant imposé d'emblée et par propre génie. Dès ses

13. Les abondants papiers de Maheux sont conservés aux Archives du Séminaire de Québec. Les archives des débuts de l'Institut (procès-verbaux, etc.) sont déposées aux Archives de l'Université Laval. Sur cette époque, voir l'utile « Petite histoire de la géographie dans le Québec et à l'Université Laval » de Louis-Émond HAMELIN dans les *Cahiers de Géographie de Québec*, VII, 13, octobre 1962-mars 1963, surtout pp. 7-8. Voir aussi notre note dans *Le Vieil Eschollier de Laval*, XVIII, 2, été 1966, pp. 10-11. M^{re} Paul-Émile GOSSELIN dans *Fier Passé oblige*, cité plus haut, rappelle le rôle de la Société Historique de Québec dans la création de l'Institut. Marcel TRUDEL, six ans secrétaire (1948-1954) et dix ans directeur (1954-1964), nous a obligeamment communiqué le texte inédit d'une causerie sur « Les débuts de l'Institut d'histoire à l'Université Laval » (10 p.). Dans *Situation de la Recherche au Canada français* (Québec, 1962, p. 25), Marcel Trudel a rappelé les misères de l'historien dans les années 1940 et 1950.

14. Voir essentiellement *L'idée d'indépendance au Québec. Genèse et historique* (Trois-Rivières, 1968) et surtout *La Nation « canadienne » et l'agriculture. Essai d'histoire économique et sociale* (Trois-Rivières, 1970).

15. Indispensable à l'intelligence de l'œuvre de Séguin sont les pages de Jean BLAIN dans « Maurice Séguin ou la rationalisation de l'histoire nationale », signée en janvier 1970, en préface à la *Nation « canadienne »*, pp. 17-40. OUELLET critique les positions de Séguin dans un compte rendu de *L'idée d'indépendance*, paru dans *RHAF*, XXII, 4 mars 1969, pp. 637-643. WALLOT présente les deux « écoles » dans *RHAF*, XX, 3, décembre 1966, pp. 486-498.

premières œuvres de 1944, *Iberville le Conquérant* et *La Civilisation de la Nouvelle-France*, on trouve la marque de celui qui a publié chez nous les œuvres les plus achevées : documentation exhaustive, architecture admirable et style racé. L'œuvre de Frégault est tout entière centrée sur la Nouvelle-France qu'il cherche à dépouiller de son halo pour restituer l'image d'une société normale à hauteur d'homme. Frégault se montre impitoyable envers ceux qui ne pratiquent pas le métier avec une rigueur comparable à la sienne,¹⁶ et méprisant à l'endroit de ceux qui ne comprennent pas le caractère spécifique de notre histoire, à l'instar des historiens anglo-saxons dans le sillage de Parkman.¹⁷ *La Guerre de la Conquête* (1955) représente sans conteste son meilleur livre. Au début des années 1960 un poste de haut fonctionnaire le ravit à la communauté des historiens.

Proche de Frégault et de Séguin par la vision du passé canadien-français, Michel BRUNET, lui aussi pionnier de l'Institut d'histoire de Montréal, possède des charismes tout autres que ceux de ses collègues. Conscient du rôle de l'historien de guider la nation, on le voit à tout bout de champ monter à la tribune pour faire réagir et réfléchir ses compatriotes.¹⁸ En 1969, Brunet a donné son *magnum opus*, *Les Canadiens après la Conquête*. L'auteur présente une « œuvre de synthèse » appuyée sur un « long travail d'analyse ». Il y propose une « connaissance à la fois rationnelle et intuitive du passé » (avant-propos). Le parti pris nationaliste trop bruyant de l'auteur et ses règlements de compte avec « l'école de Québec » desservent cette somme remarquable de documentation et de réflexions sur les lendemains de la Conquête.¹⁹

Séguin, Frégault et Brunet firent vite école et certains retinrent surtout leur idéologie nationaliste décortiquée dans un article célèbre de Léon Dion de *Cité Libre* en 1957 sur le « Nationalisme pessimiste ». On trouve là l'essentiel du débat d'alors entre deux visions du nationalisme canadien-français. Mais le mouvement historiographique dépassait largement cet affrontement d'idéologies.

16. Voir aussi la déclaration de guerre à l'éloquence de Marcel Trudel dans l'ouverture de son *Louis XVI, le Congrès américain et le Canada* (1949). L'insistance de Michel Brunet à se réclamer des « sciences sociales » procède du même souci de prendre ses distances vis-à-vis la littérature.

17. Pour Frégault, spécialiste du 18^e siècle, l'historien est à même d'éclairer « la situation actuelle du Canada français parce qu'on est ainsi à même de connaître la nature des forces historiques qui ont orienté son évolution depuis deux cent ans » (*Le XVIII^e siècle canadien*, Montréal, 1968). La conclusion de *La guerre de la Conquête* se veut un cri d'alarme à ses compatriotes auxquels il présente ce « pays brisé » aux « structures démolies et jamais convenablement relevées ».

18. BRUNET a réuni ses conférences et articles dans : *Canadiens et Canadiens* (1955), *La Présence anglaise et les Canadiens* (1958) et *Québec-Canada. Deux itinéraires, un affrontement* (Montréal, 1968).

19. Brunet a suscité bien des commentaires où la polémique n'ajoute pas toujours à la connaissance. Ramsay COOK a écrit de bonnes pages sur l'œuvre de Brunet dans *Le Sphinx parle français* (Montréal, 1968) en particulier les chapitres 7 et 8. Brunet qui fut beaucoup écouté dans la jeunesse des années 1950 a perdu beaucoup d'audience ; « sa théorie du présent est terriblement dépassée », écrit Réginald Martel dans *La Presse* du 23 août 1966.

À Québec, dans le nouvel Institut de Laval où l'abbé Maheux s'effaçait volontiers devant le jeune maître, Marcel TRUDEL forme des générations d'étudiants à l'histoire scientifique. Ses cours, tout comme son œuvre, sont marqués par un souci exemplaire de documentation, le refus de l'histoire « oratoire » et une méfiance viscérale des théories générales.²⁰ Trudel donne coup sur coup *Louis XVI, le Congrès américain et le Canada* (1949), *Le Régime militaire dans le gouvernement des Trois-Rivières* (1952), deux tomes copieux sur l'Église canadienne après la Conquête, (1956–1957), un dictionnaire d'esclaves suivi d'une étude de l'esclavage au Canada français et dirige le premier tome du *Dictionnaire biographique du Canada* (1960). Au milieu des années 1960, il passe à l'Université d'Ottawa où, « puissant et solitaire », comme le héros de Vigny, il continue d'étonner ceux qui ne croient qu'aux seules vertus du travail collectif en publiant trois tomes d'une *Histoire de la Nouvelle-France*, une étude sur la population en 1663 et la reconstitution du terrier de cette année.²¹

En 1952, Trudel, Frégault et Brunet présentent au public étudiant une *Histoire du Canada par les textes* promise à un beau succès d'édition. Ce livre qui sera répandu aussi dans le public éclairé marque bien le souci du « document d'abord » commun à la nouvelle génération d'historiens.

À côté de ces nouveaux maîtres, des historiens au talent et à la méthode estimables continuent de produire. Entre 1950 et 1952, l'abbé GROULX publie les quatre tomes de son *Histoire du Canada français*, première synthèse de cette envergure depuis Garneau et Sulte. Ce n'est pas l'ouvrage en dix ou douze tomes dont Groulx avait rêvé. Cependant l'*Histoire* remporte un vif succès dû au style quasi épique et la pensée nationaliste de l'auteur. En 1958, Groulx donne un autre ouvrage où il est à son meilleur quand il raconte dans *Notre grande aventure* la geste de l'expansion française en Amérique. En 1960, dans *Dollard est-il un mythe?* il réagit contre un esprit critique qui s'accommode de moins en moins de grandes figures du passé surtout quand elles servent de caution à des causes jugées dépassées. L'auteur reste alors entouré de respect et ses livres sont lus mais son histoire est de moins en moins celle des historiens de la génération montante.²²

20. TRUDEL a exposé sa conception de l'histoire dans le tome 6 des *Cahiers de l'Académie canadienne-française* (Montréal, 1961, pp. 115 à 120).

21. Dans *La population du Canada en 1663*, l'auteur dénombre les 3,035 personnes vivant dans la colonie qu'il présente sous tous les aspects (Montréal 1973). Dans *Le Terrier du Saint-Laurent en 1663* (Ottawa, 1973), il reconstitue sur carte tous les emplacements de cette époque.

22. Déjà, en 1958, GROULX regrette le « pessimisme » de ses disciples. Dans son allocution au banquet de la réunion annuelle de l'Institut d'histoire de l'Amérique française du 8 avril 1961, (reproduite en brochure sous le titre *L'histoire du Canada, son enseignement*, Montréal, 1961) il lance une vigoureuse protestation contre l'histoire qui cherche à nous « avilir ». FRÉGAULT, dans sa conférence à l'Institut d'histoire de l'Amérique française en avril 1963, insiste, comme en réponse à Groulx, sur le fait qu'il faut écrire une histoire à hauteur d'homme et non plus une histoire qui édifie sans trop expliquer. La réaction est vigoureuse chez les tenants de l'histoire « héroïque », tel Victor

C'est au début des années 1960 que Gustave LANCTÔT, un autre aîné qui continue de produire abondamment, publie son *Histoire du Canada* dont les trois tomes couvrent le régime français. Présentée suivant les canons de l'histoire scientifique, vite traduite en anglais, l'*Histoire* de Lanctôt a moins de prestige stylistique que celle de Groulx, elle est plus austère, moins épique et des critiques lui reprochent de citer plus de documents qu'il en utilise réellement. L'*Histoire du Canada* de Jean BRUCHÉSI, bien écrite et souventes fois rééditée entre 1934 et 1951, celle de l'abbé Albert TESSIER, pour la jeunesse féminine (*Neuve-France, 1524-1763* et *Québec-Canada, 1958*) qui révèle une connaissance solide de la vie d'autrefois au service de visées éducatives nettes, s'ajoutent aux synthèses disponibles.

Robert RUMILLY continue allègrement sa monumentale *Histoire de la Province de Québec* dont le tome 32 qui paraît en 1968 est consacré aux années 1929-1931. L'auteur reste fidèle à sa méthode.²³ Louis-Philippe AUDET entreprend en 1950 une étude fouillée du système scolaire du Québec au 19^e siècle dont le couronnement sera une magistrale synthèse sur l'*Histoire de l'enseignement au Québec, 1608-1971* (2 vol., Montréal, 1971). Avec le temps, la curiosité de l'historien s'est élargie et la synthèse présente une tentative louable d'intégrer l'histoire de l'éducation à l'histoire totale. Des auteurs émergent nettement d'une production abondante. Marie-Claire DAVELUY réédite *Jeanne Mance, 1606-1673* (Montréal, 1962) et publie *La Société de Notre-Dame de Montréal, 1663-1939* (1965) dans la belle collection « Fleur de lys ». Léo-Paul DESROSIERS publie une étude neuve *Iroquoisie* et en 1967, un *Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve* dans la tradition de l'histoire bien écrite et édifiante. Le père oblat Gaston CARRIÈRE entreprend la publication, en 1957, de sa monumentale histoire documentaire des *Missionnaires oblats de Marie-*

BARBEAU auteur d'un article vengeur intitulé « Mesure de l'homme », largement reproduit dans la presse d'alors. Même réaction chez un Léo-Paul DESROSIERS qui avait applaudi aux brillants débuts de Frégault et salué avec sympathie la publication de l'*Histoire du Canada par les textes* tout en regrettant longuement l'abattage de Frontenac (*Notre Temps*, 21 juin 1952, p. 11). Suivant lui, en 1957, « un mécontentement presque général » a accueilli les introductions de Frégault et de Trudel à leurs « classiques canadiens sur Frontenac et Champlain » (*Notre Temps*, 28 décembre 1957, pp. 1-2). Dans le même article, intitulé « Nos jeunes historiens servent-ils bien la vérité historique et leur patrie », Desrosiers exprime des réserves sur la valeur des explications « aventureuses » de Séguin et de Brunet qui sont sans doute les réserves d'un certain nationalisme attaché à un passé de grandeur héroïque.

23. Le même prolifique auteur publie aussi de 1946 à 1959 une dizaine d'ouvrages dont des synthèses utiles sur *Les Acadiens* (1955), *Les Franco-Américains* (1958), *Henri Bourassa* (1952), *Le Frère Marie-Victorin* (1949) et trois cahiers polémiques où il pourfend les gauchistes responsables de tous les maux du Québec. En 1973, après une *Histoire de Montréal* en trois volumes copieux qui innove peu, il livre au public un monumental *Maurice Duplessis et son temps* en 2 tomes de presque 1,500 pages. On y retrouve la sympathie de l'auteur pour son sujet, l'écriture allègre, la documentation riche et partielle et la désinvolture habituelle à l'endroit des curieux de ses sources. Cet ouvrage eût fait hurler il y a dix ans. Les vieux fidèles de Duplessis le dévorent avec piété. Les jeunes le lisent avec une curiosité d'archéologues. La Révolution dite tranquille a accéléré la conscience historique de façon considérable.

Immaculée dans l'est du Canada qui n'a son équivalent dans aucune autre congrégation. Dix volumes parus en 1973 couvrent la période 1841–1900. Le père jésuite Léon POULIOT publie en 1955 le premier tome d'une grande biographie de Mgr Bourget, figure de proue du 19^e siècle canadien-français. Il vient de donner le quatrième tome en 1972. Robert-Lionel SÉGUIN publie en 1955 un livre sur *Le Mouvement insurrectionnel dans la presqu'île de Vaudreuil de 1837–1838*. Tout en restant fidèle à ses amours « patriotes », Séguin se plonge avec ardeur dans la vie matérielle de la Nouvelle-France. Des archives notariales encore peu exploitées il tire des tombereaux de données qu'il déverse généreusement dans des ouvrages copieux tel *La civilisation traditionnelle de l'habitant au XVII^e et XVIII^e siècle* ou son dernier-né, *La vie libertine en Nouvelle-France au XVII^e siècle*, couvert d'éloges et de prix (Montréal, 1972).²⁴

À la fin des années 1950, une nouvelle génération qui a grandi dans les nouveaux Instituts d'histoire commence à produire et entraîne l'historiographie dans de nouveaux sentiers plus riches. Fernand OUELLET donne un *Papineau* (Québec, 1959) qui rompt brutalement avec bien des clichés. Le « grand homme » des patriotes est descendu de son piédestal par le biais de l'analyse psychologique (« un être divisé » écrira ailleurs Ouellet) et son idéologie de notable à la mentalité d'Ancien Régime est condamnée comme rétrograde. Une *Histoire de la Chambre de Commerce de Québec* du même auteur permet une belle démonstration d'histoire économique-sociale à l'occasion d'une monographie. Ouellet multiplie les articles²⁵ mais c'est en 1966 qu'il présente son œuvre maîtresse, *L'Histoire économique et sociale du Québec, 1760–1851*, qui fait époque dans l'historiographie québécoise. Par ses dépouillements énormes, par sa méthodologie neuve inspirée de l'école de Labrousse plus que de celle de Febvre malgré les invocations d'usage, par son parti pris d'éclairer l'histoire économique-sociale encore mal connue, par sa perspective nette d'histoire totale et enfin par ses conclusions à l'encontre des thèses de Maurice Séguin et de sa suite, le livre de Ouellet marque le début d'une ère nouvelle dans notre historiographie. Les marxisants lui reprochent son idéologie favorable au capitalisme commercial.²⁶ Des nationalistes l'accusent d'être trop proche des analyses de Donald Creighton et de ne pas comprendre la véritable perspective des débats (« La Conquête a tout brisé... »). Bien des lecteurs grincent des dents à lire sa prose difficile qui en vient à nuire à l'intelligence du texte. On ne manque

24. L'engouement de notre temps pour le Québec traditionnel et le rejet de la « légende rose » de la Nouvelle-France ne sont pas étrangers au succès des ouvrages de Séguin. L'idéologie sous-jacente et la méthode de l'auteur ont fait l'objet de critiques pertinentes par Serge GAGNON dans *Livres et Auteurs québécois*, 1972.

25. Heureusement réunis dans un recueil publié en 1972, sous le titre *Études d'histoire sociale* (Montréal) qui regroupe quatorze essais portant la plupart sur l'infériorité économique des Canadiens français.

26. Voir : Gilles BOURQUE et Luc RACINE, « Histoire et idéologie », *Parti pris*, 4–5–6, janvier–février 1967, pp. 33–51.

pas de souligner un certain mécanisme qui fait du politique et du mental des secteurs à la remorque du social, lui-même déterminé par l'économique. Enfin, des adversaires portent le débat sur le terrain même de l'histoire économique chère à Ouellet en contestant son analyse.²⁷ Quoi qu'il en soit, avec Ouellet, l'historiographie économique-sociale québécoise s'est mise à l'heure des grands courants occidentaux.

Dans la même veine, Jean HAMELIN, professeur à Laval et proche des préoccupations de Ouellet, publie en 1960 un cahier devenu classique sur *Économie et Société en Nouvelle-France* qui trace la première courbe du prix du blé en Nouvelle-France et surtout remet en question l'existence d'une bourgeoisie clef de voûte de la société de la Nouvelle-France, telle que le postulent ceux qui parlent de décapitation à la Conquête. Hamelin a donné avec Yves Roby en 1971, une *Histoire économique et sociale du Québec, 1857-1896* qui prolonge l'ouvrage de Ouellet en affectant une prudence méthodologique plus grande et en refrénant les ambitions d'histoire totale que l'on trouvait dans l'autre. L'ouvrage comble un vide quasi complet et fournit un autre exemple de synthèse qui précède pour ainsi dire les monographies dans ce pays où des secteurs historiographiques entiers n'ont jamais été exploités. Hamelin a aussi publié en collaboration des instruments fort utiles, tels le *Guide d'histoire du Canada* (Québec, réédité en 1969) et le *Catalogue des périodiques du Québec* (Québec, édition remaniée et enrichie en cours en 1973).

Claude GALARNEAU, autre professeur à l'Institut d'histoire de Laval depuis 1953, a publié un *Edmond de Nevers* (1959) qui attire l'attention sur un intellectuel éclairé du 19^e siècle. L'essentiel des recherches de Galarneau a porté sur les relations franco-canadiennes qu'il expose avec élégance et sûreté dans *La France devant l'opinion canadienne, 1768-1815*. Comme son collègue Philippe Sylvain, Galarneau a fait beaucoup pour sortir l'histoire canadienne-française de son vase clos.

André VACHON, conservateur des Archives nationales du Québec depuis 1971, historien de formation, a publié une *Histoire du Notariat canadien* (Québec, 1962), bel exemple d'histoire d'une profession intégrée à l'histoire totale. Il a été aussi, avec Marcel Trudel, l'un des maîtres d'œuvre des premiers tomes du *Dictionnaire biographique du Canada* où il a donné des articles solides sur le régime français. Le père Lucien CAMPEAU, autre spécialiste de la Nouvelle-France, a publié à Québec en 1967, le premier tome des *Monumenta Novæ Franciæ* sur *La première mission d'Acadie* dont la présentation et l'introduction de plus de deux cents pages constituent un modèle de grandes éditions scientifiques de documents qui font encore trop défaut au Canada français.

27. Wallot et Paquet semblent s'être donné cette mission. Voir plus bas, note 29.

III. L'ÂGE DU NOMBRE ET DE L'ÉLARGISSEMENT DES HORIZONS

Dans les années 1960, des conditions nouvelles modifient le paysage historiographique. La Révolution dite tranquille abat des tabous, élargit les horizons, suscite des curiosités rétrospectives nouvelles. Les transformations du système d'éducation et la scolarisation massive créent une forte demande de maîtres, en particulier en histoire. Les Instituts d'histoire jusque-là squelettiques se voient envahis par les étudiants. À Laval, depuis la fondation, on comptait au plus trois ou quatre étudiants adonnés exclusivement à l'histoire. En 1962 quelque vingt-cinq étudiants s'inscrivent à la licence d'histoire ; en 1965, ils sont près de cinquante et ils dépassent la centaine deux ans plus tard, ce qui constitue un sommet. Un mouvement analogue s'observe à l'Institut d'histoire de Montréal qui voit son corps professoral passer de onze à vingt membres de 1963 à 1968. L'encombrement de la profession arrive vite à ce rythme. Bon nombre de licenciés poursuivent à la maîtrise et au doctorat. Le renouveau quantitatif se traduit par une grande variété d'articles dans les revues comme la *Revue d'histoire de l'Amérique française* et l'apparition à Ottawa d'*Histoire sociale/Social History* en 1968. On assiste aussi à un regain dans le monde de l'édition. La production historique annuelle double au moins entre 1961 et 1968, et la quantité s'accroît. En 1968, les deux tiers des livres sont l'œuvre d'historiens de formation contre la moitié seulement en 1961.

Alors que l'Université de Sherbrooke organise son département d'histoire sur des bases solides et qu'un mouvement analogue se dessine à Ottawa, l'Université du Québec est fondée en 1968. Sa constituante de Montréal est vite remplie d'une équipe jeune, dynamique qui prend ses distances vis-à-vis l'Université de Montréal, *alma mater* de la plupart des professeurs. Autour de l'ainé Alfred DUBUC²⁸ qui pratique avec esprit de finesse l'histoire économique-sociale, on se lance dans les voies nouvelles de l'histoire urbaine et l'histoire des idéologies. Les Cahiers de l'Université du Québec ont recueilli des productions intéressantes de cette nouvelle génération d'historiens. Parmi les chercheurs de l'UQUAM, se détache Jean-Paul BERNARD dont la thèse sur *Les Rouges, libéralisme, nationalisme et anticléricalisme au milieu du XIX^e siècle* (Montréal, 1971) marque elle aussi une étape. Rarement effort a été aussi poussé pour analyser les rapports du social et du national qui restent imbriqués au long de toute notre histoire.

Aux Trois-Rivières, à Chicoutimi et à Rimouski travaillent aussi des chercheurs au milieu de riches vignes qui n'attendaient que les ouvriers.

Si les historiens ont trop vécu en circuit fermé avant 1960, tel n'est plus toujours le cas après cette date. Jean-Pierre WALLOT et Gilles PAQUET fournissent un bel exemple d'association entre économiste et historien dans leur

28. Dont l'article « Molson » du tome 10 du *Dictionnaire Biographique du Canada* nous laisse entrevoir la richesse d'une grande thèse soutenue à la Sorbonne en 1969.

Patronage et pouvoir dans le Bas-Canada (1794-1812), un essai d'économie historique (Montréal, 1973).²⁹ John HARE, connaisseur de l'imprimé québécois ancien a aussi publié avec Wallot. La collaboration de Jean HAMELIN et d'André BEAULIEU a rendu possible les instruments cités plus haut. Les sociologues plongés dans l'étude rétrospective des idéologies à la suite de Fernand DUMONT, travaillent aux côtés d'historiens. *Idéologies au Canada français, 1850-1900* (Québec, 1969) présente les premiers fruits de cet essai de collaboration.

Des spécialistes d'autres disciplines sont venus prêter main-forte aux historiens dans l'exploration du passé. Le juriste Jean-Charles BONENFANT, le sociologue Jean-Charles FALARDEAU,³⁰ le politicologue Robert BOILY, l'économiste Pierre HARVEY ont beaucoup apporté sur des problèmes controversés de l'historiographie québécoise. René DUROCHER et Paul-André LINTEAU ont heureusement rassemblé leurs textes souvent devenus difficiles d'accès dans une collection « Études d'histoire du Québec » qui rappelle les « Problems in American Civilization ». L'économiste Albert FAUCHER, pour sa part, a réuni plus de vingt ans de travaux originaux dans *Histoire économique et unité canadienne* (Montréal, 1970) suivi de *Québec en Amérique au XIX^e siècle* (Montréal, 1973).

Les colloques se multiplient incluant des chercheurs de plus en plus lointains. Aux traditionnels carrefours annuels de l'Institut d'histoire de l'Amérique française, de l'ACFAS, de la Société historique du Canada et de la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, s'ajoutent des rencontres qui ont fait époque. En octobre 1963, Claude Galarneau organise à Laval un colloque interdisciplinaire France-Canada où l'on entend, pour ne citer que les étrangers, Alphonse Dupront, Ernest Labrousse et Robert Mandrou (Claude GALARNEAU et Elzéar LAVOIE (éd.), *France et Canada du XIV^e au XX^e siècle*, Québec, 1966). Les étudiants de Laval organisent des colloques sur l'historiographie, le nationalisme, le clergé, et sur la bourgeoisie qui remportent de beaux succès. En octobre 1969, le GRISCAF invite à son premier colloque sur le Canada et la Révolution atlantique Richard Palmer et Jacques Godechot. En septembre 1971, des historiens de l'UQUAM innovent en organisant un séminaire de chercheurs sur le Québec contemporain de 1850 à nos jours.

Si les débats et les combats tournent surtout autour du national par le biais souvent de discussions méthodologiques, une nouvelle approche s'est fait jour à la fin des années 1960 qui renvoie dos à dos les vieilles écoles ou tente de dépasser leurs querelles. Dans *Question nationale et classes sociales au Québec 1760-1840* (Montréal, 1970) Gilles BOURQUE propose une lecture marxiste qui tient compte

29. WALLOT vient de publier *Un Québec qui bougeait. Trame socio-politique au tournant du XIX^e siècle* (Montréal, 1973), recueil d'articles qui permet de constater en dix ans un singulier élargissement des horizons méthodologiques.

30. FALARDEAU reste aussi l'auteur des meilleures tentatives de rapports entre roman et société chez nous. Voir : *Notre société et son roman*, réédition, Montréal, 1973.

de l'interprétation nationaliste. On a reproché à l'auteur de se contenter de réinterpréter les historiens existants. Stanley RYERSON, dont le grand travail sur *Capitalisme et Confédération* vient d'être traduit (Montréal, 1973), propose lui aussi une interprétation hors des sentiers battus et favorable aux prolétaires québécois. Le succès de ces ouvrages ne peut se comparer au *Petit manuel d'histoire québécois* de l'apprenti historien Léandre BERGERON (Montréal, 1970). Sur un schéma de lutte des classes assez grossier, l'auteur raconte l'histoire du Canada comme la colonisation successive par les Français, les Britanniques puis les Américains. Il dénonce le caractère bourgeois de la Révolution tranquille car la bourgeoisie autochtone ne trouve pas plus grâce à ses yeux que les autres. Il condamne toute l'historiographie canadienne-française coupable d'avoir privilégié le rôle du clergé et des politiciens qui ont maintenu le peuple hors du réel. Bergeron raconte une histoire qui n'est pas sans plaire à ceux de nos contemporains qui sont dressés contre toutes les formes d'impérialisme ou friands d'explications simplistes.

Il faut se féliciter du renouvellement des manuels en ces dernières années. En l'absence de programmes contraignants, les auteurs québécois possèdent beaucoup de liberté. En 1967, Marcel TRUDEL, Jean HAMELIN, Fernand OUELLET et le professeur canadien anglophone CORNELL ont publié *Canada, unité et diversité*, synthèse solide et à jour quant à l'information, destinée aux Canadiens d'un océan à l'autre (Montréal, 1967). Rédigé par des auteurs identifiés à l'école dite de Québec, le livre a vite été taxé de fédéralisme.³¹ Plus attrayant au plan de la présentation apparaît *Québec-Canada 1934-1968* (Montréal, 1968) publié par une équipe sous la direction de Denis VAUGEOIS et de Jacques LACOURSIÈRE. Ici les auteurs s'adressent aux Québécois et les événements extérieurs à la province ne sont racontés qu'en appoint. Le parti pris de valoriser nos ancêtres (pas toujours les mêmes que dans les années 1940...) est évident et l'information abondante. Le livre rejoint assez bien la vision « péquiste » du présent, du passé et de l'avenir québécois.³² Robert LAHAISE a entrepris en 1967 avec Noël VALLERAND une histoire du Canada vivante et bien présentée dont on attend la fin.³³ En 1971, à Montréal, sous la direction de Rosario BILODEAU, a paru une *Histoire des Canada* présentée en trois étapes: les colonisations française, britannique et américaine. La conclusion de cette synthèse, au demeurant bien informée, déclare sans ambage que les pays dominés (dont le Québec) ne peuvent résoudre leurs problèmes à l'intérieur du capitalisme mondial.

Pendant la dernière décennie, des champs anciens ont été renouvelés et des domaines nouveaux explorés. En histoire politique, Henri BRUN apporte du neuf

31. Voir la longue critique d'un groupe d'historiens « montréalais » dans *RHAF*, XXII, 3, décembre 1968, pp. 450-466.

32. L'équipe du Boréal Express est responsable de l'ouvrage (Montréal, 1968). Elle publie un « Journal historique » de vulgarisation fort apprécié. Voir dans *La Presse* du 28 septembre 1963 la présentation sympathique de l'équipe par Pierre Bourgault.

33. *La Nouvelle-France*, dont le premier tome a été publié à Montréal en 1967.

sur *La formation des institutions parlementaires canadiennes 1791-1838* (Québec, 1970) qui constitue une période clef. Andrée DESILET fournit un bel exemple de biographie politique, genre délaissé et discrédité à tort, dans son *Hector Langevin* (Québec, 1970). Au nombre des biographies solides signalons le *Dupuy* de Jean-Claude DUBÉ (Montréal, 1969), le *Denonville* de Thérèse PRINCE-FALMAGNE (Montréal, 1972) et le *Maurepas* de Maurice FILION (Montréal, 1967) suivi de *La pensée et l'action coloniale de Maurepas vis-à-vis le Canada 1723-1749. L'âge d'or de la colonie*, (Montréal, 1972).

Au côté des travaux d'histoire économique-sociale des Ouellet et des Hamelin, la thèse fracassante de Cameron NISH sur *Les Bourgeois-gentilhommes de la Nouvelle-France 1729-1748* (Montréal, 1968) a ajouté une pièce de choix à un dossier abondant : l'auteur rejoint les thèses de « l'école de Montréal » par le biais de l'histoire économique-sociale.³⁴ André LACHANCE, Jacques MATHIEU et Louise DECHÈNE contribuent aussi à l'histoire sociale de la Nouvelle-France par des études rigoureuses. Un groupe de démographie historique, à l'Université de Montréal autour de Hubert CHARBONNEAU, au fait des techniques les plus modernes, est à renouveler ces études chez nous. Georges-E. BAILLARGEON dans *La survivance du régime seigneurial* (Montréal, 1968) expose patiemment un problème important qui remonte à 1859. Au chapitre de l'histoire sociale signalons un essai neuf d'histoire orale de la journaliste Evelyn DUMAS, *Dans le sommeil de nos os* (Montréal, 1971) qui raconte les grèves des années 1930 au Québec. Sur les explorations, il faut signaler les travaux du père Antoine CHAMPAGNE sur *Les La Vérendrye* (Québec, 1968 et 1971).

L'histoire religieuse reste prolifique. L'abbé Lucien LEMIEUX a donné l'étude définitive sur *L'établissement de la première province ecclésiastique au Canada 1783-1841* (Montréal, 1968). L'abbé Noël BAILLARGEON a publié une étude solide sur *Le Séminaire de Québec au temps de Mgr de Laval* (Québec, 1972), qui éclaire l'histoire religieuse voire sociale du 17^e siècle. On peut en dire autant de *L'Hôpital Général de Québec 1692-1764* (Montréal, 1971) de Micheline D'ALLAIRE. On a vu plus haut l'œuvre du jésuite Léon Pouliot et celle de l'oblat Gaston Carrière.³⁵

L'histoire de l'éducation a occupé quelques historiens à la suite de la grande réforme du Québec dans ce domaine.³⁶ Nous avons présenté plus haut les études de Audet. André LABARRÈRE et Jean-Jacques JOLOIS ont publié des travaux

34. Pour faire le point sur le problème de la bourgeoisie, voir : René DUROCHER, et P.-A. LINTEAU, (éd.), *Le « retard » du Québec et l'infériorité économique des Canadiens français*, Trois-Rivières, 1971.

35. La synthèse de l'abbé Nive VOISINE sur *l'Histoire de l'Église catholique au Québec, 1608-1970*, Montréal, 1971 est plus commode et plus mesurée que *L'Église catholique, 1604-1886* de l'abbé Herman PLANTE (Trois-Rivières, 1970).

36. Marcel LAJEUNESSE a réuni dans *L'éducation au Québec* (Trois-Rivières, 1971) quelques articles et chapitres importants et récents sur ce thème.

neufs, le premier sur *Les instituteurs laïques au Canada français 1836-1900* (Québec, 1965) et le second sur *Joseph-François Perrault et les origines de l'enseignement laïque au Bas-Canada* (Montréal, 1969).

On a beaucoup travaillé sur l'histoire des courants d'idées, surtout par le biais des idéologies, comme on l'a vu plus haut. Le politicologue Jean-Pierre GABOURY a donné une synthèse sur un problème capital, *Le Nationalisme de Lionel Groulx* (Ottawa, 1970) qui a le mérite d'éclairer une pensée difficile à saisir. Les échanges intellectuels entre la France et le Canada trouvent un écho dans les travaux de Sylvain et Galarneau de même que dans notre *Jules-Paul Tardivel, la France et les États-Unis, 1851-1905* (Québec, 1967) et notre *Consulat général de France à Québec et à Montréal, 1859-1918* (Paris et Québec, 1971).³⁷

La fin des années 1960 a vu le décollage des études historiques extra-québécoises. Auparavant, les chercheurs qui travaillaient sur une autre matière que l'histoire du Canada français faisaient figure de phénomènes isolés et restaient souvent méconnus. Témoins Philippe SYLVAIN dont les grands ouvrages sur *Henry de Courcy* (Québec, 1955) et *Alessandro Gavazzi* (Québec, 1963, 2 vol.), ne reçurent pas l'accueil qu'ils méritaient. L'arrivée de francophones venus grossir les effectifs enseignants pour faire face à la marée déferlante des étudiants québécois des années 1960 et l'envoi, en France surtout, de Québécois pour y étudier l'histoire commencent à avoir des effets sur la production historique de chez nous. Pour ne citer que ceux qui ont publié, rappelons les travaux de Roland SANFAÇON sur *Défrichements, peuplement et institutions seigneuriales en Haut-Poitou du X^e au XII^e siècle* (Québec, 1967), de Dom VEILLEUX sur *La liturgie dans le cénobitisme pacômien au quatrième siècle* (Rome, 1960), de Jacques FALMAGNE sur *Beaudoin V, comte de Hainaut* (1966), du père TOUPIN sur la *Correspondance du nonce en France Giovanni Battista Castelli, 1581 à 1583* (Rome et Paris, 1969), de Guy LA PERRIÈRE sur *La « Séparation » à Lyon (1904-1908). Étude d'opinion publique* (Lyon, 1973), de Gérard BOUCHARD auteur d'une monographie, *Le Village immobile, Sennely-en-Sologne au dix-huitième siècle* (Paris, 1972) suivant les canons les plus surs de l'histoire totale, de Jean DINAKIS professeur à l'Université de Montréal sur *La Guerre d'indépendance grecque vue par la presse française (...)* (Thessalonique, 1968), et de Pierre THIBAUT qui dans *Savoir et Pouvoir* éclaire sous un jour neuf les rapports entre thomisme et la politique au 19^e siècle, (Québec, 1972). Dimitri KITSIKIS a publié plusieurs ouvrages dont *Le rôle des experts à la conférence de la paix de 1919* (Ottawa, 1972) qui constitue une contribution neuve à un aspect négligé de l'histoire des relations internationales. Ces auteurs enseignent dans les universités du Canada français et publient dans des revues étrangères ou canadiennes comme *Histoire sociale/Social History* d'Ottawa ou *Annales canadiennes d'histoire/Canadian Journal of History* publié à l'Univer-

37. Yvan LAMONDE a réuni dans *Historiographie de la philosophie au Québec, 1853-1971* (Montréal, 1973) des pages qui invitent à pousser plus avant dans ce secteur.

sité de Saskatchewan.³⁸ Si l'histoire de France ou d'inspiration française reste bien représentée dans la production, on doit constater le sous-développement des travaux en histoire des États-Unis. Un Centre universitaire d'études européennes aux desseins ambitieux qui groupe des chercheurs des quatre universités montréalaises cherche à briser l'isolement des chercheurs.³⁹ Au chapitre des centres, signalons l'Institut d'études médiévales de l'Université de Montréal, riche d'une longue tradition d'enseignement aux deuxième et troisième cycles, de recherche et de publications (trois collections, plus de soixante titres dus à des auteurs canadiens-français et étrangers). L'Institut est surtout tourné vers l'histoire des idées. Le père Benoît LACROIX y travaille sur l'historiographie médiévale sans oublier son enracinement québécois en publiant sur Groulx et le poète Saint-Denys Garneau et en animant un Centre interdisciplinaire de recherche sur les religions populaires qui tient un colloque annuel depuis 1970. J. M. BUJANDA a fondé en 1968 le Centre d'études de la Renaissance de l'Université de Sherbrooke. Interdisciplinaire, le Centre a déjà parrainé la publication d'un ouvrage, *Érasme de Rotterdam. Liberté et Unité dans l'Église* (Sherbrooke, 1971). Enfin, l'Université de Montréal vient de créer un Institut d'histoire et de socio-politique de sciences suivant le modèle des meilleurs centres européens et américains dont la direction a été confiée à Camille LIMOGES, historien des sciences.

CONCLUSION

Le développement tant quantitatif que qualitatif de l'historiographie québécoise depuis un quart de siècle est impressionnant. Ces années ont vu, pour employer l'expression de Jean Blain appliquée à Maurice Séguin, une « rationalisation » de l'histoire. Les Frégault et les Trudel ont implanté par leur exemple et leurs conseils une histoire plus rigoureusement élaborée qui veut s'en tenir rigoureusement aux sources, sans concession à l'éloquence. Chez Trudel et ses disciples, le souci documentaire en est venu à inspirer un refus net des théories. Cependant, les historiens montréalais comme Brunet, tout en se réclamant de l'histoire scientifique, ont longtemps aspiré à jouer le rôle de guides de la nation. Puis, une race nouvelle s'est levée, souvent marxisante, qui semble plus friande d'idées générales que de longues analyses. Doit-on voir là une résurgence de la mentalité québécoise traditionnelle foncièrement normative et globalisante?

38. Des 154 thèses présentées à l'Institut d'histoire de l'Université de Montréal, de 1947 à 1971, 16 portent sur l'antiquité et le moyen âge et 23 sur l'histoire contemporaine. Ces chiffres n'incluent pas les travaux de l'Institut d'études médiévales surtout orientés vers l'histoire des idées. Des 71 thèses inscrites en 1971, 23 portent sur l'histoire extra-canadienne. (CAMPEAU, *op. cit.*, *passim.*)

39. On se reportera à la deuxième édition du *Répertoire des historiens du Québec et du Canada français* pour prendre la mesure des études extra-québécoises (Québec, 1973). Quelque trois cents noms cités.

La lutte pour émanciper l'histoire de la littérature a conduit trop souvent au mépris de l'écriture, au détriment de la communication elle-même. Nul étonnement que le public se tourne vers des auteurs moins sûrs mais plus lisibles. La maîtrise de la langue alliée à celle du métier que l'on retrouve chez un Frégault ou un Sylvain semblent se perdre.

Des mains d'estimables érudits, et de clercs historiens de leur ordre, l'histoire a passé à celles d'universitaires, historiens de carrière. L'histoire y a gagné quant à la méthodologie et à l'extension des curiosités. Mais les nouveaux historiens n'échappent pas toujours à leur condition d'intellectuels vivant en vase clos et leurs travaux s'en ressentent.

On publie plus que jamais auparavant au Québec depuis quelques dix ans au grand profit des historiens comme des autres écrivains. À côté des collections solides et prestigieuses comme « Fleur de Lys » chez Fides ou les « Cahiers de l'Institut d'histoire » aux Presses de l'Université Laval, il se publie toutefois peut-être trop d'œuvres médiocres ou prématurées.

Même s'il reste des progrès considérables à faire, les moyens offerts au chercheur se sont beaucoup améliorés. Archives publiques et privées et bibliothèques s'équipent. On a vu apparaître dans les cinq dernières années un grand nombre d'instruments de travail qui rendent la tâche plus aisée. Les chercheurs qui ont connu les servitudes des années 1940 et 1950 semblent parler d'une époque bien lointaine.

L'historiographie québécoise ne s'est pas toute faite d'elle-même. Si Groulx présente un beau cas d'indigénisme en la matière, encore qu'il doive beaucoup à ses lectures européennes, Frégault a étudié à Chicago, Trudel a travaillé à Harvard et ceux qui ont suivi doivent beaucoup à la France. Ouellet a dit sa dette envers les travaux exemplaires de Labrousse et de Chaunu. Des maîtres français comme André Latreille et Robert Mandrou ont aussi aidé à garder dans la vallée du Saint-Laurent le feu sacré d'une histoire aux horizons larges.

Comment se sont situés les historiens dans les grands ébranlements du Québec depuis un quart de siècle? Le caractère même d'une discipline peu propice aux esprits charismatiques les a cantonnés le plus souvent dans une position de retrait. À la lutte des « citélibristes » pour une plus grande libéralisation du Québec, les historiens ont peu participé. Tout au plus peut-on trouver dans l'œuvre de Fernand Ouellet un appui tardif à ces thèses. D'ailleurs les historiens venaient de loin, N'était-ce pas eux qui traditionnellement avaient servi de caution au conservatisme ultramontain québécois? Quant à l'engagement marxisant de quelques jeunes historiens, il ne suffit pas à colorer fortement le mouvement historiographique québécois présent. Plus profonde et plus durable cependant apparaît l'option nationaliste de bon nombre de nos historiens. Pessimiste et bloqué dans les années 1950, comme on le vit alors dans l'enseignement d'un Maurice Séguin, ce nationalisme croit volontiers tout

possible dans les années 1970; c'est néanmoins, au fond, un seul et même courant profond.

On n'écrit plus l'histoire en 1973 comme on l'écrivait il y a vingt-cinq ans. Les patriotes de 1837-1838, « populaires » et tenant le clergé à distance, ont remplacé les martyrs missionnaires et les colons pieux de l'épopée mystique de la Nouvelle-France. L'empire français d'Amérique des 17^e et 18^e siècles offre moins d'intérêt à un nombre grandissant de Québécois pour lesquels la patrie s'arrête aux frontières de la province. Cependant, malgré ces divergences, ce qui unit les historiens francophones du Québec reste plus grand que leurs combats ne le laissent croire.

La situation de celui qui écrit rend compte aussi de bien des contradictions. On ne raconte pas la même histoire à Montréal, lieu par excellence de la « présence anglaise », qu'à Québec ou à Chicoutimi. Ajoutons les variantes de tempéraments car tant que l'histoire restera œuvre d'art, c'est-à-dire œuvre d'hommes, c'est là qu'il faudra chercher des différences inexplicables autrement. La diversité de la production des Maurice Séguin, des Michel Brunet et des Guy Frégault qui logent à la même enseigne idéologique en font foi de même que celles d'un Marcel Trudel et d'un Fernand Ouellet rattachés selon l'usage à « l'École de Québec ».

Au Québec comme dans le reste du monde occidental, les historiens, plus nombreux et mieux outillés, s'interrogent non seulement sur leur rôle mais aussi sur celui de leur discipline. Dans un Québec tourné vers l'avenir et qui se veut si différent de son passé, les historiens donnent parfois l'impression de freiner l'évolution de la conscience. L'impatience de certains contemporains face à une historiographie qui ne leur parle plus traduit ce malaise. Pour répondre à ce mal, les historiens sont tentés de bâtir des reconstructions faciles et fragiles pour appuyer quelque rêve d'avenir. La surenchère « scientifique » quantitative et modélisante dans les sciences humaines joue également contre l'histoire qui ne pourra jamais se dépouiller d'un certain caractère narratif sans se nier elle-même. Quoiqu'il en soit, l'historien québécois — comme l'historien d'ailleurs — garde un rôle essentiel dans notre monde en proie à la fois aux prophètes et aux scientifiques myopes. Celui de défendre les droits de l'esprit critique, de rappeler la totalité du réel et d'aider les hommes à vivre avec leur passé, partie d'eux-mêmes au même titre que leurs luttes présentes et leurs rêves d'avenir.

Pierre SAVARD

*Centre de recherche en civilisation canadienne-française,
Université d'Ottawa.*